

DESSOUS, C'EST L'ENFER

DU MÊME AUTEUR

Le Grenier, Anne Carrière, 2000 ; Le Livre de Poche, 2002.

Je prends racine, Anne Carrière, 2001 ; Le Livre de Poche, 2003.

La Reine Claude, Stock, 2002 ; Le Livre de Poche, 2004.

Pourquoi tu m'aimes pas ?, Fayard, 2003 ; Le Livre de Poche, 2005.

Vous parler d'elle, Fayard, 2004 ; Le Livre de Poche, 2006.

Insecte, Fayard, 2006 ; Le Livre de Poche, 2007.

On n'empêche pas un petit cœur d'aimer, Fayard, 2007 ;
Le Livre de Poche, 2008.

Claire Castillon

Dessous, c'est l'enfer

roman

Fayard

ISBN : 978-2-213-63517-0
© Librairie Arthème Fayard, 2008.

... ils n'imaginent pas que l'écriture occupe la totalité du temps, la totalité de l'esprit et du corps, et pire lorsqu'on n'écrit pas lorsque rien ne sort, reste coincé dans la gorge, occupe toute la vie et la ronge la bousille la détruit. Ils imaginent rien.

Bernard DESPORTES, *Une irritation.*

La malédiction frappe encore. La vieille a été touchée, puis la mère et la sœur. C'est à mon tour de me soumettre au mauvais sort, logique. Oui, c'est à moi, maintenant, d'être humiliée par l'esprit de l'homme, et s'il est bien gentil, et s'il ne me comprend pas, à moi de me plier à sa conversation ou d'attendre qu'elle cesse, réfugiée dans ma tête. Trente ans, je suis une femme de ma famille, cela signifie « paye ».

La malédiction bourdonne, volette, dard aiguisé, pointe sèche, mais elle ne me piquera pas. Je le décide, maintenant. Je me sortirai de là. Un an que l'âne et moi nous sommes rencontrés, et, du brouillard aux yeux – ou est-ce lucide et calme ? –, j'ai emprunté la route qu'il avait balisée, dîner, promenade, promesse, voyage aux antipodes. Mais, autour, les sentiers aux arbres nouveaux et forts, aux racines en pagaille, aux chimères invaincues, m'attendent. Je vais quitter la route.

Je dois d'abord me conter l'histoire de la vieille, en espérant, cette fois, parvenir à l'écrire, et puis

celle de la mère, de la sœur, et la mienne, pour trouver à la fin d'où vient la cendre noire dans le regard des femmes. Au passage, je vais souffler sur les braises, c'est ce qu'il y a de mieux à faire puisque l'âne n'enflamme rien. Il protège et c'est tout. Ne pas compter sur lui pour m'emporter bien loin, mais le garder le temps de déjouer la fatalité, ne pas commettre l'erreur de le laisser tomber à la hâte, ne plus être en quête d'âne, la recherche prend du temps, et celui-ci me convient, peu encombrant, pas comme les précédents, ceux à gueule d'enfer qui jouaient les captieux. L'âne comble ma prise femelle et s'occupe de moi avec grand dévouement. Je veux décrire, un jour, l'air soucieux qui l'accable dès que la fatigue alourdit mes paupières. Je dois me concentrer, bien conserver en mémoire ce que je garde, ce que je jette, ce que j'écris, ce que j'oublie. Chaque minute porte en elle la question de l'écriture. Vivre pour la transcription, ne serait-il pas temps d'aspirer à cela ? Tout serait à construire, encore. Prendre par le profil ce que je ne peux pas considérer de face, détruire avec les mots ce qui ne tient pas debout, aménager les lettres, emménager dedans, jusqu'au point final.

Aujourd'hui, l'âne souhaite que je consulte une revue pour choisir des vacances. Hier, c'étaient

des cuisines. Il a coché des pages sur lesquelles je ferme immédiatement les yeux. Il quitte la pièce, la poubelle à bout de bras, un air de pauvre chien sur le visage, bravo, c'est admirable, il a vite compris qu'il fallait me laisser, dès que je donne le signal, vautrée sur le canapé, sourde à ce qu'il recherche, muette sur ce qu'il attend. Il apprendra à se promener seul pendant que je m'occupe de mes léthargies.

Je vais prendre garde, puisqu'il est de bonne volonté, à ne pas abîmer ses revues en m'endormant dessus. Sur la couverture de l'une d'elles, trois enfants jouent ensemble au cerf-volant. Ne serait-ce pas le second appel du pied que l'âne m'adresse en quatre jours ? Là, il y a faute grave. Mardi, après un dîner de crêpes, l'âne, contemplant le mur, un sourire de mari aux lèvres, a jugé qu'il y avait toute la place pour une cloison mobile. Sa bolée dans une main et ma taille dans l'autre, il a dit, Ce serait bien, une chambrette, juste là, qu'en penses-tu ?

Les chiens aboient, la caravane passe. Dans mon proche veuvage, ai-je songé, je me prendrai une petite boutique d'antiquités.

Je dois fermer les yeux, à cause du piano qu'il vient de faire livrer et qui mange le salon, oui, on peut vivre ensemble, mais un demi-queue, tout

de même. Il m'a chanté, hier, de sa voix de chat mouillé, un air sur la vieillesse que j'avais oublié. Les souvenirs sont montés, j'ai bien peur de les perdre, à trop les raviver. Mais tant qu'ils sont ici, à portée de mémoire, je les mâche à loisir, j'en savoure les joues, j'en recrache les arêtes, je nettoie le squelette. Il sera toujours temps de *chairir* tout autour. Je veux comprendre d'où je viens, et la mère, avant moi, et la sœur après elle, et la vieille, avant elles. Voyons la plus ancienne.

La vieille consulte aussi une brochure. Le vieux aperçoit une image de verdure. Loin d'ici ? demande-t-il. Vas-tu te taire ? répond-elle. Un parc arboré, et pourquoi pas un ballet de Tahitiennes à l'entrée du réfectoire. Pour la petite, j'insiste, le parc est essentiel, reprend le vieux. Pour la petite, tout ce que tu veux, dit la vieille, mais c'est moi qui décide.

J'étais leur toute petite. Je dois donc aux deux vieux tous mes jardins secrets. Après eux, le déluge. Tiens, il pleut sur le toit, l'âne va sûrement rentrer, penser qu'après tout il est chez lui maintenant. Il va rester un moment dans le hall, puis remonter, une petite phrase d'excuse en tête, glagla, on ne cherche pas une destination de vacances pour tomber malade juste avant de partir.

Il pleut toujours, l'étuve laisse présager un orage. Il faudrait que je me lève pour fermer la fenêtre de la chambre, mais tant pis, je laisse pleuvoir dedans, ça fera plaisir à l'âne, il aime bien mes distractions, il les raconte à qui veut l'entendre. L'âne va éponger en riant, des tas de gentillesse à la bouche : ma pauvre petite sirène qui aurait pu se noyer. Confuse, je pousserai des plaintes, les mains devant le visage. Ainsi, il ne verra pas ma gêne à ma pitié mêlée. Je ne suis pas capable de sentiments francs, d'attentions justes, de désirs familiers, je suis seulement porteuse de mon hérité. J'aime et je n'aime pas, c'est partagé.